

Laurent **Bouvet**

Les sommets comme raison d'être



Amouroux des cimes, Laurent Bouvet s'acheminait vers le métier de guide de haute montagne, mais en se passionnant pour la photographie il préféra s'installer dans un studio photo. Ayant du mal à tenir en place, en 1997, avec son frère informaticien, il lança un prototype d'agence expérimentale en ligne grâce au réseau câble de la ville d'Annecy. Depuis, Rapsodia s'est développée et Laurent Bouvet est continuellement à la recherche de nouveaux créneaux à explorer. Des niches dans lesquelles il pourrait exprimer son talent tout en conservant l'esprit sac à dos et son regard de chamois.

Ski à Jackson Hole, Wyoming, un hiver de grosse powpow

Clément Iribarnès est le premier skieur pro avec lequel j'ai fait des images de freeride. Le genre de mec avec lequel tu aimes sortir, même quand le temps est pitoyable. C'est devenu l'un de mes meilleurs amis, un complice avec lequel j'ai expérimenté quelques-unes des neiges les plus « deep » des Rocky Mountains.

Nikon F100, zoom 17-35 mm

Laurent Bouvet



Traversée Midi-Plan, massif du Mont-blanc

Skieurs croisés par hasard un jour où je faisais mon footing (en peau de phoque !) au départ des couloirs qui descendent sur la Vallée Blanche. La neige, le vent, le froid, l'altitude, les abîmes entre lesquels il faut cheminer (et éviter de tomber...), le monde idéal en quelque sorte.

Nikon D200, zoom 18-200 mm

Chasseur d'Images – Avant de créer l'agence Rapsodia, quel fut ton parcours ?

Laurent Bouvet – Annécien, j'ai été plongé tout petit dans tout ce qui touche à la montagne, à la nature. J'ai eu une enfance un peu bourgeoise et je me suis mis très tôt à la photographie. Je faisais développer mes photos chez mon photographe de quartier. Et comme ce que je faisais lui plaisait, il m'a en quelque sorte pris sous son aile ! Rapidement, il m'a fait découvrir que cela pouvait devenir un métier. Moi, à l'époque, je me destinais plutôt à devenir guide de haute montagne. Comme il avait besoin d'une personne, j'ai fait mon apprentissage pour tout ce qui concernait le minilab, la photographie industrielle, les mariages. Devenu photographe de quartier, j'ai continué mes balades en montagne pour me rendre rapidement compte que les deux activités m'intéressaient, que j'avais des compétences dans les deux. Parallèlement à ces activités, j'ai eu mes premiers clients "presse" : les magazines *Vertical* et *Montagne magazine*.

Pensais-tu toujours devenir guide de haute montagne ?

J'ai abandonné l'idée car c'était trop exclusif et je me suis mis à faire plus de photos. Je me suis installé comme photographe de quartier en 1991. À vingt-deux ans, j'avais mon studio photo. Cette activité a duré environ cinq ans. Ce fut formateur, notamment au niveau du contact avec les gens. J'avais aussi ma dose de montagne car je travaillais pour la presse spécialisée et, lorsque j'allais faire des photos, j'étais plutôt détendu. Quand on est guide, on est responsable des personnes encadrées. Ici, je n'avais que le bon côté !

À partir de quand as-tu abandonné ton studio de quartier ?

Je me suis désengagé progressivement de mon activité de photographe de quartier pour répondre aux commandes des magazines. À cette époque, je faisais aussi de la photo de chantier acrobatique, mettant en avant mes compétences.

Comment est venue l'idée de monter une agence ?

Suite à de belles parutions dans la presse spécialisée pour des reportages très pointus, j'ai été contacté par le service photo de VSD qui voulait faire un sujet sur l'exploration des crevasses. Cela m'a donné l'idée de travailler aussi pour la

presse généraliste : faute de concurrent sur ce créneau, je savais que je pouvais apporter des choses originales à ce genre de magazines.

J'avoue que l'image du montagnard bronzé m'a pas mal aidé ! N'ayant pas un tempérament d'artiste – je suis plutôt un bâtisseur –, je me suis aperçu que la partie entreprise m'intéressait beaucoup. J'ai eu alors une chance phénoménale : mon frère cadet était informaticien et les ordinateurs grand public devenaient accessibles, sans oublier qu'Annecy était une ville prototype pour l'Internet sur le câble !

Tous les éléments étaient réunis...

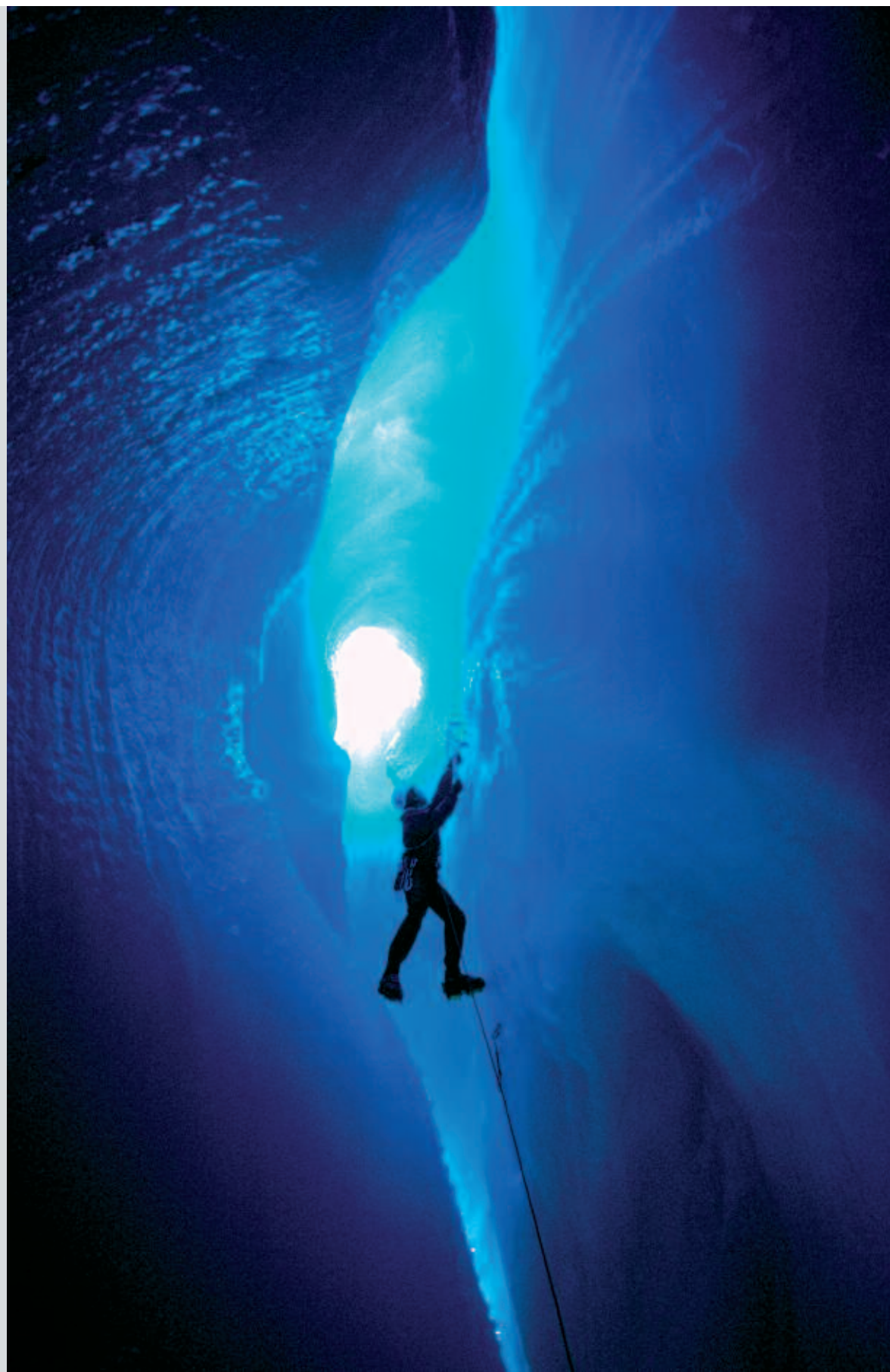
Il faut se souvenir qu'à l'époque un serveur Internet était réservé uniquement aux grosses sociétés. En 1997, petits malins que nous étions, nous nous sommes installés sur le câble avec le haut débit de l'époque et une connexion permanente. C'est à partir de cette idée que nous avons monté l'agence Rapsodia début 1998. Nous avons été les premiers en France à faire de la vente en ligne même s'il n'y avait pas un client ! Personne n'avait d'adresse mail et nous faisons de la formation par téléphone aux rédactions des magazines.

Dès le début, pensais-tu faire appel à d'autres photographes pour que Rapsodia s'épanouisse ?

Je pense être honnête et je ne cherche pas à entourlouper les gens. J'ai expliqué que j'avais créé une photothèque à partir de mon stock d'images, qui était typée montagne, à des personnes de mon milieu. Dès le départ, nous nous sommes retrouvés à une dizaine. Ensemble, nous avons appris sur le terrain ; nous avions des années lumière d'avance sur les autres.

Quel était le profil des photographes qui t'ont rejoint ?

Rapidement j'ai voulu que l'on élargisse à l'outdoor, car je sentais qu'avec la montagne seule, nous n'irions pas loin. Et puis j'aime bien découvrir de nouvelles choses, avoir des projets. L'outdoor nous a permis d'avoir accès à d'autres marchés, comme le tourisme, le voyage, tout en gardant "l'esprit sac à dos", le côté nature aventure ! Cela dit, je n'ai jamais voulu que nous soyons trop nombreux : en travaillant sur des niches, on ne peut pas devenir une multinationale. J'expliquais au photographe qui voulait nous rejoindre qu'il devait nous apporter sa signature, son identité. Cette



**Exploration des moulins
sous la Mer de Glace, Chamonix**

Sans doute l'un des moments les plus forts de ma carrière de photographe, partagé avec Bruno Sourzac, guide haute montagne émérite et spécialiste de l'escalade glaciaire.

Cela faisait longtemps que ces puits insondables creusés par les écoulements d'eau de fonte sur le glacier attisaient nos envies d'explorations. Un jour est venu où nous lançâmes notre corde pour y tâter du crampon... Nous avons travaillé plusieurs saisons sur ce site incroyable et conclu bon nombre de parutions !

Nikon F100, zoom 17-35 mm

approche nous a permis de faire un tri sélectif et actuellement nous sommes vingt-cinq. Parfois un photographe décide d'arrêter, pour faire autre chose. Aujourd'hui, certains doutent, n'ont plus le "jus", car c'est devenu difficile. C'est vrai que nous pourrions être une dizaine de plus, mais je ne fais pas du racolage. Surtout pas en ce moment où tout peut rapidement être remis en cause.

Justement, arrives-tu à réorienter régulièrement l'agence pour répondre au marché, limiter la casse ?

On fait ça depuis le début, c'est l'avantage d'une petite structure. En restant petit, on peut réagir vite, se transformer. Rapsodia ne fait pas de bénéfice. Je suis gérant de la société et tout est réinvesti dedans. Les bonnes années on embauche, on investit, on fait de la pub pour l'agence, les mauvaises, on se fait petit. C'est l'arme absolue ! Mon salaire provient de mon métier de photographe et dépend de mon travail, ce qui m'oblige à rapporter de bons sujets. Ceux-ci sont vendus par Rapsodia et je touche un pourcentage comme les autres photographes. Si ma production est mauvaise, cela ne remet pas en cause l'agence.

En tant que photographe, continues-tu à t'intéresser aux sports extrêmes ?

Lorsqu'on est jeune, c'est facile de faire de l'extrême : on a peur de rien et on se moque du lendemain ! En vieillissant, on se pose davantage de questions et on a un peu moins d'énergie. À quarante-deux ans, j'ai encore le "jus", mais cela m'amuse moins d'aller risquer ma peau... D'autant que le marché des sports de montagne n'a plus de budgets et que c'est l'hécatombe dans le milieu de la presse spécialisée. Je pense que l'avenir de ce type de presse se résume à des poignées de passionnés qui feront ça à la manière d'un blog, même avec un support papier. Les grands groupes

Ski « à l'américaine » dans la station de Grand Targhee, Wyoming

Lilian Iribarnès (le frère du skieur sur la 1ère photo du portfolio) s'essaye au saut de barres rocheuses, la spécialité locale. Sur ce rocher, la réception doit bien être une quinzaine de mètres plus bas que le point de départ. Décidément, dans la photographie de sports extrêmes le photographe est un gros fainéant qui monopolise la place la plus confortable.

Nikon F100, zoom 17-35 mm



**Deux randonneurs à ski
croisés dans le massif
des Aravis (Haute Savoie)
en hiver**

Formes douces et épurées,
lumière toujours changeante et
angles de vues sans cesse
renouvelés, la magie d'une
photographie est de révéler, en
toute simplicité, ces intenses
moments passés avec « la »
montagne.

Nikon D200, zoom 18-200 mm



**Roll over depuis une
falaise dans le Vercors**

Denis Verchère, un des maîtres
incontestés du BASE-jump et
des acrobaties aériennes
engagées, m'avait proposé
d'assister à l'un des tout
premiers sauts de falaise
réalisés en « roll over » (saut
par-dessus la voile, celle-ci
étant déjà ouverte sous les
pieds). Je lui ai dit « chiche, toi
d'abord » ! J'ai choisi de
publier ce saut parfaitement
incroyable sous forme de
décomposé pour que l'on
comprenne mieux l'habileté
de la manœuvre.

Nikon D200, zoom 12-24 mm



Laurent Bouvet

Page de droite –

Escalade à Kalymnos, Grèce

Lors d'un « roctrip » sur cette île paradisiaque pour les grimpeurs.
On remarquera en bas à gauche, les deux modèles que j'avais placés là pour
faire initialement un tout autre type de prise de vue !

Nikon D200, zoom 12-24 mm

Delicate Arch, Arches National Park, Utah

Pas facile de sortir de l'ordinaire en ce lieu prisé des touristes et des photographes...
Le jour J la lumière était bien pourrie, le site parcouru de badauds et le soleil caché
par les nombreux nuages. Je me suis rabattu sur l'ombre chinoise.

Nikon D300, zoom 17-55 mm

Ci-dessous –

Ladakh, région de l'Inde située dans le massif de l'Himalaya

Le trekking idéal par excellence. L'altitude qui purifie les lumières et le temps qui s'écoule
doucement permettent de se recentrer sur soi-même et de profiter pleinement
des meilleurs moments. Bon, je ne dis pas que je n'ai pas un petit peu placé mes modèles
à l'endroit où la photo serait la plus belle !

Nikon D300, zoom 18-200 mm



Laurent Bouvet

(Suite de la page 74)
n'ont plus d'argent!

Est-ce pour cette raison que tu te consacres un peu plus au tourisme ?

Actuellement je fais pas mal de tourisme, avec ma vision, celle du chamois. Comme je suis habitué aux terrains difficiles, j'ai toujours une longueur d'avance et ça reste facile d'assumer des sujets comme des treks au Népal. Comme j'assure physiquement, je suis plus efficace et je peux rapporter quatre ou cinq sujets, avec des accroches différentes, alors qu'un autre photographe n'en fera qu'un. Cela me convient très bien de travailler de cette manière, car je ne tiens pas en place. Les sujets à l'étranger sont fatigants, mais je rapporte beaucoup de choses.

Financièrement, comment réalises-tu un sujet ?

Maintenant plus que jamais, il faut des partenaires, d'autant que la presse rechigne à financer ces sujets, le tourisme étant toujours relégué dans les dernières pages des magazines. Le plus simple, c'est le voyage de presse organisé par un voyageur ou un pays qui a envie de faire de la communication. Dans ce cas, je suis un passager, un invité. Je n'aime pas trop mais je dois reconnaître que cela ne coûte rien et ne demande aucun effort d'organisation. C'est là où il faut être plus fort que les autres sur le terrain, sans pour autant que ce soit la guerre. Sinon, je me charge de monter des sujets que la presse ne maîtrise pas bien. Notre travail est de trouver des idées, de défricher. Parfois l'idée vient d'un détail ; il faut gamberger, savoir tendre l'oreille pour écouter

les tendances.

Lorsque tu as rendez-vous avec des magazines, négocies-tu pour toi ou pour l'agence ?

Pour Rapsodia ! Mais je pense que c'est un échange : si le photographe n'assume pas, qu'il ne prend que les idées, je ne lui donne pas une seconde chance. Parfois j'ai l'impression d'être obligé d'expliquer le métier aux photographes. Si un photographe a percuté, a écouté les besoins de l'agence, je commercialise son travail !

Réalises-tu beaucoup de sujets ?

N'ayant pas d'autres canaux de diffusion, je suis obligé d'être productif. Je n'ai pas le temps de me prendre pour un artiste, il faut arrêter de rêver, je suis un artisan, un professionnel qui vit de la photographie en répondant à un cahier des charges. C'est le discours que je tiens autour de moi.

Être installé à Annecy n'est-il pas un handicap ?

À une époque, nous avions envisagé d'ouvrir un bureau à Paris, maintenant, nous n'en avons plus les moyens et ce n'est plus la peine. Cela dit, depuis un moment, je reviens régulièrement voir les rédactions parisiennes alors que pendant plusieurs années ce n'était pas nécessaire. C'est aussi une stratégie car beaucoup de photographes sont découragés et je pense qu'il est nécessaire de se montrer, de revenir à des fondamentaux ! Dans cette masse de médias numérisés, nous sommes tout petits, c'est pourquoi nous avons cherché des partenariats avec des grands groupes et bientôt des images de Rapsodia seront dis-

tribuées par Getty...

Comment envisages-tu l'avenir de ton métier ?

Dans notre domaine, celui de l'illustration, il risque de ne plus y avoir de professionnels. Il n'y aura que des amateurs et la photographie redeviendra un art populaire ! N'importe qui, n'importe où fera des photos et les mettra en ligne et il ne sera plus question d'argent. Alors, sous la bannière Rapsodia, je cherche à diversifier car nous sommes compétents dans la communication, la gestion, dans l'image, dans des domaines liés aux médias. Je cherche quelque chose de nouveau, qui ne se limite pas à être agent de photographes. Cela dit, en tant que photographe, je continue à m'éclater, mais c'est presque devenu un hobby ! J'arrive encore à me faire plaisir en commande, mais j'aimerais bien gagner ma vie avec autre chose. Même si gérant d'agence me convient bien, c'est un domaine dans lequel nous sommes un peu à la fin...

Avant de passer en numérique, avec quel matériel as-tu commencé ?

Un Minolta 7000, un boîtier que j'ai toujours. Je suis passé ensuite en Nikon à l'époque du studio photo. J'avais aussi du moyen format pour les clients grand public et l'industrie.

Es-tu passé rapidement au numérique ?

Avant même d'avoir les moyens de scanner nous-mêmes les photos, avec mon frère, nous faisons numériser les diapos. Ensuite nous avons acheté un Coolscan Nikon. Si nous avons été rapides au niveau de la numérisation, j'ai attendu la sortie de boîtiers sur lesquels je retrouvais des fonctions professionnelles avant d'en faire l'acquisition. Car, dans le genre mascarade, les constructeurs se sont bien moqués de nous ! J'ai donc commencé avec deux Nikon D70 avant de passer aux D300. Je ne suis pas du genre à acheter du matériel sous prétexte que c'est nouveau. Un professionnel doit amortir son matériel. J'ai passé l'âge de me faire plaisir en achetant sans arrêt de nouveaux boîtiers. Mon matériel, je le change lorsqu'il est abîmé ou dès qu'il y a une véritable avancée photographique. Par exemple, j'ai vraiment eu du mal à passer du 24x36 au format DX – nous n'avons d'ailleurs pas eu le choix – et je ne suis pas pressé pour repasser au plein format !

Qu'empportes-tu en voyage ?

Deux D300. Je ne travaille pas avec les deux boîtiers, mais le second n'est jamais très loin en cas de besoin. Dans les voyages de presse, je croise des photographes qui ne partent qu'avec un boîtier, ça me désespère. Et je comprends parfois pourquoi certains ne s'en sortent pas et se plaignent du marché qui est difficile ! Mon attitude est liée à l'expérience de la montagne : lorsque la voie devient plus difficile, il faut aller à l'essentiel. Pour les objectifs, je vais du grand-angle au 300 mm avec doubleur, car en format DX, je n'ai pas besoin de plus long. Finalement, c'est ce que j'aime avec ce format : on peut voyager léger avec un matériel compact.

Préfères-tu les zooms ou les objectifs fixes ?

Si pendant un temps j'aimais bien les focales fixes, mes anciens objectifs ne sont plus adaptés au numérique. Alors j'emmène généralement un 12-24, un 18-85 mm VR, qui est un excellent petit zoom compact, et un 18-200 mm. J'ai récemment acheté le nouveau 70-200 mm VR, mais je m'en sers peu, surtout si je dois voyager léger.

Envisages-tu un jour de revenir au plein format ?

Je ne suis pas contre, mais pour l'instant je n'en vois pas l'utilité à court terme. Je vais attendre de voir ce qui vient car c'est surtout au niveau des objectifs que je ne suis pas satisfait de l'offre actuelle en plein format. Cherchant l'efficacité avant tout, je trouve certains zooms encombrants et peu pratiques.

**Propos recueillis par
Jean-Jacques Cagnat**

**Parapente freestyle
sur la dune du Pyla,
bassin d'Arcachon.**

Planche de skate strappée aux pieds, l'originalité de cette pratique est de glisser sur les dunes de sable tracté par un parapente, et d'effectuer des figures près du sol.

Autant dire que le fisheye s'est imposé pour immortaliser Charlie Piccolo, spécialiste de l'activité, et que j'ai beaucoup regretté de ne pas avoir mis un casque...

Nikon D200, fisheye 10,5 mm



Portfolio

